

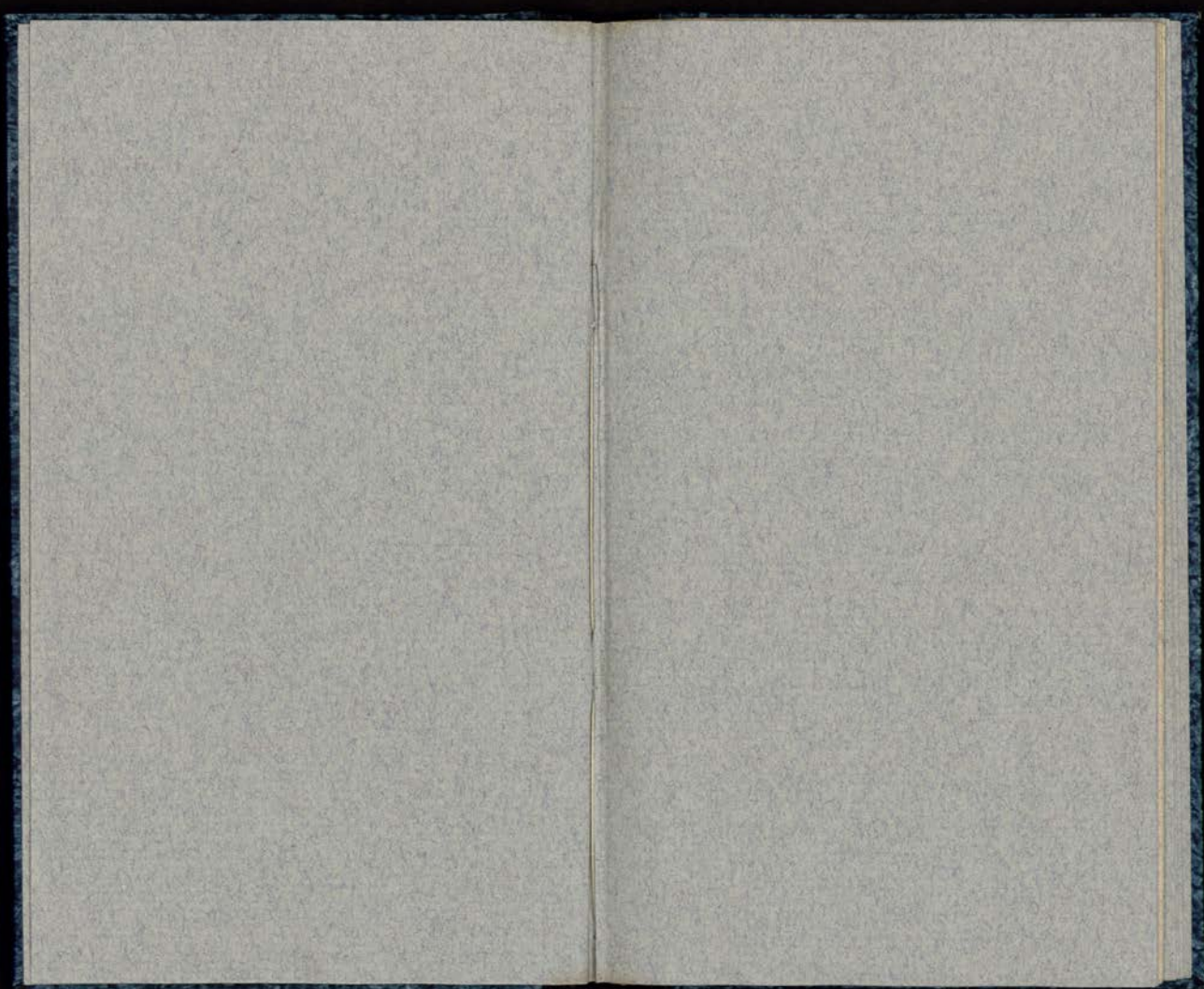
1R
841

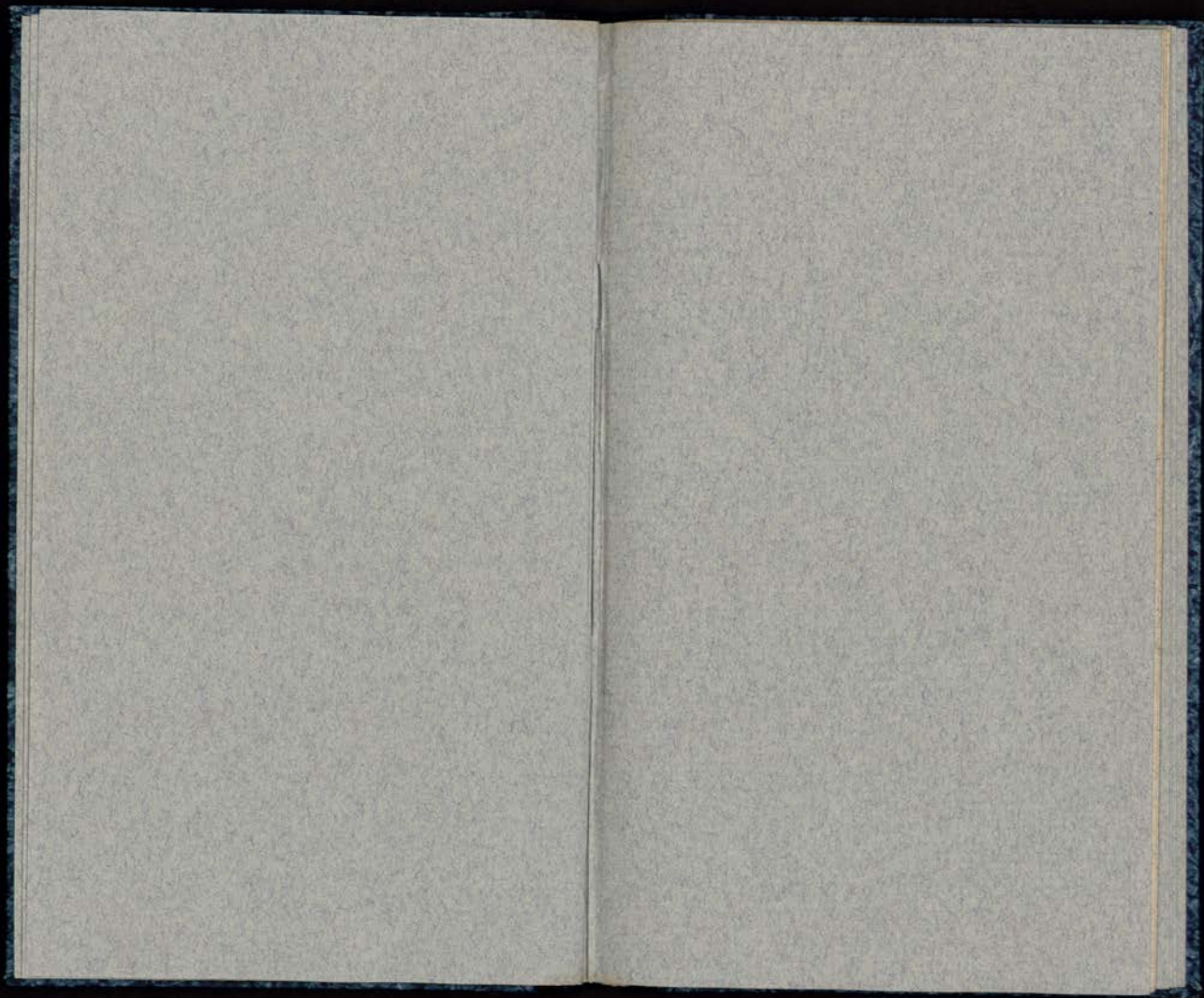


1R
841



N^o 79





L'HISTOIRE

DE

L'ENFANT

PRODIGE,

AVEC UN CANTIQUE

sur le même sujet.

*Omnia qui invocaverit nomen Domini ;
salvus erit. Joël, c. 2, v. 32.*



A TROYES,

Chez GARNIER, Imprimeur-Libraire,
Place Saint Jacques.

L'HISTOIRE

DE L'ENFANT PRODIGE.

CE petit li-ret que je présente, est une parabole de l'Evangile de saint Luc, chapitre 25, & le peintredansce tableau représente des passions bien différentes. Considérez un peu tous les traits du visage de ce jeune homme qui se jette aux pieds de ce vieillard; il n'y en a pas un qui ne parle & qui ne marque le regret, la confusion, la crainte & l'espérance, dont il sent le mouvement de son cœur: sa misère ne peut être mieux représentée, ses cheveux sont souillés de poussière & tout hérissés; il a le visage bême, les yeux enfoncés & les lèvres pâles; la faim qu'il souffre depuis long-temps, l'a mis en ce pitoyable état; sa robe peut à peine le couvrir, & elle est de tant de piece, qu'on ne peut dire qu'elle soit d'aucune étoffe; mais le peintre s'y est si heureusement joué, qu'elle vaut une fort riche draperie: que cet homme qui l'embrasse a un aspect vénérable, ses yeux brillans montrent bien qu'il est transporté de joie, & qu'il en coule quelques larmes le long de ses joues: la posture qu'il fait en s'abaissant pour embrasser ce misérable qui lui tient les genoux, est merveilleuse en son raccourcissement, & elle explique bien l'affection du cœur qui la fait faire; voilà des serviteurs tout à l'entour, l'un porte une robe brodée d'or, l'autre une ceinture de soie, celui-ci des souliers, & cet autre un vase & un bassin très-riche, tous eurs vilages font une mine différente; ils ont les yeux attachés sur le vieillard, ils n'attendent

que ses ordres pour revêtir ce jeune homme des habillemens qu'ils ont entre les mains, & pour le laver. A ce coin, voilà un personnage sur le front duquel l'envie qui lui rongé le cœur est toute visible; ses regards sont farouches, il lève les mains en haut, comme s'il demandoit justice de ce qu'il voit: je connois que vous souhaitez savoir ce que ce tableau représente. L'original est dans l'Evangile, & surpasse infiniment la plus belle copie qu'on en puisse faire. Ce vieillard est un pere riche, & ce jeune homme est un fils prodigue & débauché, l'on a élevé l'autre avec une mauvaise tendresse: qui n'a servi qu'à le rendre sans respect pour lui, & sans crainte pour Dieu, & sans soin de sa conscience; il a vu dès son enfance pulluler les racines de ses mauvaises inclinations, & n'a eu la force de les couper à l'heure même; il a pris ses premiers désordres pour des badineries & des folies d'un joli esprit: il s'est persuadé que ses légéretés se changeroient en vertus solides, & la mollesse en douceur & en amitié, les secourimens de la nature ont étouffé ce x de la raison, & sans y penser, il l'a perdue pour avoir trop de peur de la perdre; car à peine fut-il sorti de cette enfance, où, si les membres étoient innocens, l'esprit ne l'étoit pas, qu'il reconnut, mais trop tard, qu'il avoit porté un serpent dans son sein, lequel ne tarderoit guère à le piquer, & il ne se trompa pas; toutes ces mauvaises semences qu'il avoit négligées d'arracher, produisirent le fruit qui lui étoit propre; il n'y eut jamais jeune homme, si vieux en malice, si déréglé en ses sens, si imprudent en ses embûches, si obstiné en ses folies, si indiscret en ses paroles, & si déterminé à se ruiner de conscience & d'honneur. Il voulut après la perte de

4
ses deux choses y ajouter celle de ses biens. Son pere s'efforçoit en vain d'arrêter ce torrent impétueux, sa furie étoit plus forte que ses remontrances. Il ne le considéroit plus que comme l'ennemi de ses plaisirs, le censeur de sa vie & l'obstacle de sa félicité. A peine pouvoit-il endurer les corrections les plus douces; & quand elles étoient un peu aigres, il s'emportoit à des discours qui perçoient le cœur de ce vénérable vieillard. Enfin ne pouvant supporter sa présence, il le vint trouver un jour, & le força, par des prières mêlées de menaces, de lui donner la portion de l'héritage qu'il attendoit de lui. Encore qu'elle fût grande, elle fut bientôt dissipée. La curiosité de voir les pays étrangers lui fit faire de grands voyages, ne laissant où il passoit que des traces de ses débauches. Ce qui doit former l'esprit & donner de la prudence, le redoit plus léger & inconsidéré, n'étudiant dans les lieux où il passoit, que les mauvaises mœurs des habitans, ne s'informant que des raretés voluptueuses, ne voulant connoître que les personnes les plus corrompues, & ne faisant amitié qu'avec elles.

Au luxe des habillemens, il y joignoit la magnificence de la table & de la pompe de la suite; il eut auprès de lui une troupe de flatteurs qui firent leur Dieu de celui qui leur faisoit des libéralités. Il n'avoit point de vice si honteux dont ils ne fissent une éminente vertu, s'il se faisoit, fortement ils le louoient de sa sagesse, s'il disoit des naïvetés, ils les répétoient comme les choses les plus spirituelles. Il ne savoit que perdre son bien, & l'appelloient libéral. Quelque mauvais dessein qu'il eut pour contenter sa passion, ils s'en rendoient les ministres. Dans ses amours, il ne connoissoit point d'autres règles pour lui qu'

5
les dérégimens de son goût: la place la plus forte qu'il avoit envie d'attaquer, lui devenoit facile à prendre par leurs artifices. Enfin cet imprudent jeune homme étoit le plus achevé prodigue qui fut jamais, & qui n'avoit plus de défenseurs de sa prodigalité. Mais, après avoir passé quelques années dans une générale débauche, il se trouva, & tomba dans une pauvreté universelle. Dès que ses parasites commencèrent à le reconnoître, ils méditèrent leur retraite; & quand il n'eut plus le moyen de continuer ses dépenses il n'eut plus ni flatteurs ni panégyristes. Ceux qui l'avoient adoré, durant que sa prodigalité nourrissoit leur avarice, ne le connoirent plus; dès qu'il fut en état de leur être à charge, leurs caresses cessèrent avec ses présens. Après avoir eu trente valets, il fut contraint de se devenir lui-même d'un homme qui lui donne des pourceaux à garder. A la place du dégoût que lui donnoit les viandes les plus exquises, il sent les horreurs d'une faim enragée qui le tourmente, & il la rassasteroit volontiers des choses vilaines que mangent les animaux dont il a soin, s'il trouvoit quel'un qui lui en donnât.

Si vous voulez rechercher la source de tous ces malheurs, c'est qu'il a quitté la maison paternelle. La convoitise dérégulée qui l'en a tiré le ban de sa patrie, le dépouille de sa réputation, ne lui laisse ni les biens de la nature, ni l'innocence des mœurs, ni les sentimens de la religion, ni les mouvemens de sa liberté, ni les marques de la gloire d'un citoyen, elle en a fait un étranger: d'un fils, un mercenaire; d'un riche, un mendiant; d'un fier, un humilié; d'un homme libre, un esclave; elle joint avec les pourceaux celui qu'elle

à séparé de son pere ; elle fait servir à des animaux immondes, celui qui n'a pas voulu servir à la piété paternelle ; il s'en éloigne, de cette maison paternelle, il va dans des terres étrangères, il dévore son légtime, & de riche devient pauvre ; l'abondance qu'il trouvoit dans la maison de son pere ne le peut retenir ; enfin la famine le faist, & il ne pouvoit attendre autre chose que le manquement de pain dans la région de ses ennemis ; & pour tout recours il est obligé d'être à la campagne à la garde des pourceaux ; encore s'il eût été pasteur des brebis, il se fût consolé de l'innocence de son emploi, qui a été celui des Patriarches & d'un des plus grands Rois d'Israël.

Dans cet état pitoyable, où sa convoitise le plonge, il ne cesse de lever les yeux au Ciel, & s'écrie : combien y a-t-il dans la maison de mon pere, de mercenaires qui vivent dans l'abondance, tandis qu'ici je meurs de faim ? il ne se plaint pas de ce qu'il souffre, mais c'est qu'il se reconnoît coupable.

L'esperance accompagne sa douleur, il fait résolution de se lever & d'aller trouver son pere, & en se servant de ce nom, il ma que bien que comme le respect paternel est entré dans son cœur, la confiance en la bonté paternelle y est rentrée en même temps ; la nuit des désordres est passée, la grace l'a réveillée, elle lui a fait dire, (je me leverai) elle l'a tiré de ce lit malheureux où il étoit endormi ; elle lui a montré le chemin de la maison paternelle, & l'a conduit pour y arriver.

Ensuite de sa résolution, il prépare les discours qu'il lui doit faire, & tous les mots en sont considérables : *Mon pere*, lui dit-il, j'ai

peccé contre le Ciel & contre vous, je ne suis pas digne d'être votre, mettez-moi seulement au rang de vos serviteurs. Son pere savoit encore mieux que lui, qu'il avoit offensé le Dieu du Ciel en personne ; étant instruit que ce pere commun de tous, s'intéresse en l'honneur des peres particuliers, qui sont les images de sa divine paternité, c'est avec des soupirs & des sanglots, qu'en se jettant à ses pieds, il l'appelle par ce nom, & afin qu'il ne croye pas qu'une trop grande hardiesse, après une si grande faute, le lui met dans la bouche, il ajoute qu'il n'est pas digne, non pas d'être son fils, mais seulement d'être appelé tel. Observez l'humilité de sa pénitence ; il oublie ce qu'il est par sa condition, & il ne regarde pas ce qu'il est par ses crimes ; il ne se flatte point lui-même, il ne diminue point son ingratitude, il ne dit point, mon pere, je suis votre fils qui vient confesser à vos pieds, que vous avez sujet d'être en colere contre moi ; mais la jeunesse m'a emporté, mais vous êtes si bon que vous excuserez aisément mes folies & mes égaremens, je suis votre fils, écoutez ma voix, & recevez mes satisfactions, remettez-moi en la posture où j'étois auprès de vous, quand je sortis de votre maison, & soyez assuré que je serai plus sage & plus respectueux à l'avenir.

Les pécheurs, qui ne sent pénitens que de nom se confessent d'ordinaire de cette sorte, & comme c'est plutôt une excuse judicieuse qu'un humble aveu de leurs crimes, il ne faut pas s'étonner s'ils n'obtiennent pas leur grace de celui qui veut que leur cœur humilié, mette dans la bouche des paroles aussi humbles que sincères, & que celui-là soit touché d'une foi qui le prépare à la justice, afin que celui-ci fasse une confession qui puisse servir à son salut.

A peine veulent-ils souffrir que leur pere fasse quelques reproches ; & ils sont encore bien éloignés des pensées du Prodigue pénitent, qui ne croit pas mériter le nom de fils, bien loin de songer à recueillir un second héritage, & qui se contente d'être mis au nombre des mercenaires ; il fait qu'il y a différence entre le fils, l'ami, le mercenaire & le serviteur : qu'un homme est fils par le baptême ; ami par la vertu, mercenaire par le travail, & serviteur par la crainte. Il a violé son baptême ; c'est pourquoi il se juge indigne du nom de fils, il a dissipé toute la vertu, c'est ce qui l'empêche de prétendre au nom d'ami ; il aime, cela est cause qu'il ne veut pas être au nombre des serviteurs qui n'agissent que par la crainte, & il choisit le rang de mercenaire, parce qu'il veut réparer ses pertes, expier son oisiveté, recueillir des forces languissantes, & montrer à son pere, qu'après avoir dissipé son bien, il a le dessein de contribuer à la richesse de sa maison par les travaux sîdeles & laborieux de la pénitence ; ce seul nom vous fait frémir, pénizens délicats, & vous parlez avec autant de confiance, que si vous n'aviez qu'un peu blessé l'amitié paternelle, après une dissipation effroyable des biens de la nature & de la grace, après une séparation inconsidérée de la maison de votre pere céleste, après une demeure obstinée dans les crimes, après une honteuse servitude dans la tyrannie du démon & de la chair, après une sâim cruelle des plaisirs dont vous ne pouvez plus jouir, après avoir offensé le dieu du Ciel, après en avoir quité le Royaume pour prendre les chaînes de vos passions, après dissié, avoir commis des offenses si abominables, vous croyez que l'on vous fait une injure si l'on ne vous revêt d'une robe toute

toute neuve, si l'on ne vous met un collier au col, si l'on ne vous parfume le corps, si l'on ne vous admet dans la maison & à la table du pere de famille, à la bonne heure, tirez de la grace que le prodigue reçoit, l'espérance d'obtenir celle de vos fautes ; mais imitez-le en sa pénitence, si vous voulez être traités comme lui, vous vous êtes égarés à son exemple, vous avez suivi les mêmes routes d'iniquités, & vous êtes tombés dans un même précipice ; sortez-en aussi de même, sortez & revenez par les mêmes degrés à la place glorieuse & élevée que vous avez perdue si facilement, pour ne la plus quitter. *Qui perseveraverit usque ad finem, hic salvus erit.*

CANTIQUE,

Le Prodigue sortit de la maison de son pere

JE suis enfin résolu,
d'être en aveus absolu,
donnez-moi vite, mon pere,
ce qui me revient de ma part,
vous avez mon autre frere,
consentez à mon départ.

Son pere.

Pourquoi veux-tu mon enfant,
faire ce que Dieu défend ?
veux-tu désoler mon ame,
nos parens & nos amis ?
je serois digne de blâme,
si je te l'avois permis.

Le prodigue.

Je veux en dépit de vous,

m'éloigner d'auprès de vous,
 en vain vous faites la guerre
 à ta propre volonté :
 je ne crains ni ciel, ni terre,
 je veux vivre en libéré

Son pere.

Mais hélas ! quelle raison,
 te fait quitter la maison ?
 me te suis-je pas bon pere ?
 de quoi te plains-tu de moi,
 & qu'est-ce que je puis faire,
 que je ne fasse pour toi.

Le prodigue.

Vous me traitez en barber,
 & je veux vivre en cadet ;
 vous condamnez à toute heure
 le moindre dérèglement,
 je veux changer de demeure,
 sans regarder d'un moment.

Son pere.

Adieu donc, cœur obstiné,
 adieu, pauvre infortuné,
 ton égarement me tue,
 j'en suis accablé d'ennui,
 je vois ton ame perdue,
 & je ne sais où j'en suis.

Le prodigue.

Venez à moi, libertins,
 prenez part à mes festins ;
 venez à moi, chers lubriques,
 consumons nos courts momens
 dans les infâmes pratiques
 des plus noirs débordemens.

Pensons à boire & à manger
 dans ce pays étranger,
 je n'ai plus peur d'un pere,

qui me suivoit pas à pas,
 songeons à nous satisfaire
 dans l'ordure & les ébats.

Contentons tous nos desirs,
 en nageant dans les plaisirs,
 & vivons de cette sorte
 tant que l'argent durera :
 nous irons de porte en porte
 sitôt qu'il nous manquera.

Le prodigue pénitent.

O le triste changement,
 après un train si charmant,
 je ne vois plus à ma suite
 ceux qui me faisoient la cour,
 tout le monde a pris la fuite,
 pas un n'use de retour.

Je me trouve sans appui,
 dans la honte & dans l'ennui ;
 ma conduite toute impure,
 m'a mis au rang des pourceaux,
 il est juste que j'endure
 autour de ces animaux.

Je rougis de mes forfaits
 & des crimes que j'ai faits ;
 je fonds en pleurs je soupire,
 je sens de cuisans remords,
 je souffre un cruel martyre,
 de cœur, d'esprit & de corps.

Je meurs même ici de faim,
 faute d'un morceau de pain,
 tandis que chez mon cher pere
 où jamais rien ne défaut,
 le plus chétif mercenaire
 on a plus qu'il ne lui en faut.

Je voudrois bien me nourrir
 des fruits qu'on laisse pourrir,

je voudrois bien sous ce chêne,
le reste des pourceaux,
amis, j'ai mérité la peine
qu'attirent les bons morceaux.



Je veux pourtant me lever,
pour penser à me sauver,
il est temps que je détourne
mon cœur de l'iniquité,
& qu'enfin je m'en retourne
vers celui que j'ai quitté.

Le prodigue de retour.

Voici, cher pere, à genoux,
un fils indigne de vous,
si vous daignez me permettre
d'entrer dedans ce palais,
ce me fera trop que d'être
au nombre de vos valers.

Le pere.

Laquais, cherchez des souliers
& les mettez à ses pieds,
cher hez dans ma garde-robe,
une bague pour son doigt,
avec sa premiere robe,
puisqu'il revient comme il doit.

Qu'on prépare le veau gras,
j'ai mon fils entre mes bras,
il avoit perdu la vie,
mais il est ressuscité,
chers amis, je vous couvie
à cette solemnité.

Cher enfant, embrasse-moi,
je brûle d'amour pour toi,
mes entrailles sont émues
& de joie & de pitié,
par ton retour, tu remues
tout ce que j'ai d'amitié.

